



Interview, Léonie Beguelin, Fréquence Jura

Devenir croque-mort: un appel de la vie

A 25 ans, David Comte est le plus jeune croque-mort du canton du Jura. Un choix pour le moins atypique, à l'âge où ses contemporains croquent la vie à pleines dents. Mais chaque étape du parcours du jeune homme semblait le mener vers cette vocation. Il a donc poussé voici deux ans la porte d'une entreprise de pompes funèbres à Delémont, pour ne plus en ressortir. Aujourd'hui, il parle avec pudeur d'un métier souvent mal considéré. Rencontre.

-David Comte, est-ce que c'est courant d'être croque-mort à vingt-cinq ans?

-Non, pas vraiment. En Suisse romande, il n'y a qu'un croque-mort plus jeune que moi.

-Quelle est la formation qui mène à ce métier?

-C'est un métier qui s'apprend sur le tas. Il n'existe pas de certificat fédéral de capacité, on est tout de suite au coeur du sujet, en entreprise. Il y a bien un brevet fédéral, mais il n'est pas indispensable. Pour trouver une place, il faut faire des stages, montrer son intérêt, envoyer des offres spontanées. C'est très difficile de trouver du boulot. Le plus souvent, les entreprises de pompes funèbres se transmettent de père en fils.

-Selon vous, de quelles qualités faut-il être doué pour être croque-mort?

-La première qualité, c'est d'avoir de la compassion. Il faut savoir écouter. C'est très important de prendre le temps, lors d'une étape difficile d'une vie.

-Comment êtes-vous devenu croque-mort?

-J'ai d'abord fait un apprentissage de ramoneur. Ensuite, j'ai travaillé un moment comme machiniste dans le génie civil. Puis j'ai trouvé un stage dans une entreprise de pompes funèbres, et au début j'y travaillais le week-

end. Le patron a senti ma motivation et m'a engagé. *(Il sourit.)* C'est marrant, avant, en tant que ramoneur, j'étais considéré comme un porte-bonheur. Aujourd'hui je symbolise la mort, les gens n'aiment plus me voir arriver.

-C'est vrai que la profession n'a pas très bonne réputation...

-Oui, le métier a une image négative. On croit souvent que les croque-morts travaillent pour l'argent. D'ailleurs cette idée se base probablement sur une certaine réalité. Et puis on connaît le croque-mort dans Lucky Luke, qui se réjouit de la mort des gens. Mais ça, c'est une caricature. Le métier souffre de ce genre d'idées reçues.

-Que représente ce métier pour vous?

-Pour moi c'est une vocation. C'est vraiment le mot adéquat.

-Qu'est-ce que ce métier a changé dans votre vie?

-Pas mal de choses. Avant, j'avais des horaires fixes. Aujourd'hui, on peut m'appeler à n'importe quel moment pour aller lever un corps, c'est stressant. J'ai dû adapter mes loisirs. C'est difficile pour l'entourage aussi. Mon couple n'a pas survécu. Mais j'ai une autre vision de la vie. J'ai appris qu'elle est courte et qu'il faut en profiter sans se casser la tête pour rien. Je me sens plus fort à l'intérieur.

-Cela ne doit pas être facile tous les jours...

-C'est vrai. Il y a des décès très difficiles à surmonter. La mort d'un enfant par exemple. Ça me démolit. Je parle beaucoup à mes proches pour évacuer, mais on ne s'en remet pas. Je compare toujours ça à une blessure: ça guérit, mais ça laisse une cicatrice.

-Comment faites-vous pour trouver les mots qui réconfortent?

-On ne trouve pas toujours les mots. Un silence vaut parfois mieux que des paroles. Au début j'avais peur que mon âge me discrédite. Mais au contraire, être jeune facilite le dialogue. Les gens ont moins de retenue avec moi. Je reste naturel, ça vient tout seul. C'est instinctif.

(Il marque une pause.) Il y a des événements qui mènent vers ce métier. Ma maman est décédée quand j'avais deux ans. Je me suis toujours posé des questions sur la mort. Je pense que ce métier aide à comprendre. Quand j'aide les autres, je m'aide un petit peu.

-Est-ce qu'aujourd'hui vous envisagez votre propre mort différemment?

-Oui. J'y pense. J'ai déjà envisagé de tout préparer avec un contrat pré-obsèques. Cela dit, ce n'est pas parce que je travaille dans les pompes funèbres que je n'ai pas peur de la mort. Avant, je me voyais mourir vieux.

Maintenant je n'ai plus envie de devenir vieux, d'atteindre 80 ans et de mourir comme je vois les gens mourir dans mon métier.

-Comment est-ce que vous vous décrivez au quotidien?

-Dans la vie, je suis l'opposé de ce que je suis au boulot. Je suis un bon vivant. C'est un atout, ça me permet de ne pas tomber dans la morosité. C'est un travail qui colle à la peau. Parfois on vit des choses tellement fortes avec une famille que ça tisse des liens. Mon meilleur souvenir, c'est une dame qui avait perdu son mari. Quand tout a été fini, elle est venue vers moi. Elle m'a regardé dans les yeux en pleurant et elle m'a dit merci. C'était un moment fort. Je ne me sens pas inutile.

© Sauf accord de l'auteur et de la direction du CRFJ, ces travaux, réalisés dans le cadre de la formation, ne sont pas destinés à la publication ni à la diffusion.